



HAL
open science

L'Orient comme virtualité dans le carnet de 1835 d'A. d'Abbadie

Aurélie Arcocha-Scarcia

► **To cite this version:**

Aurélie Arcocha-Scarcia. L'Orient comme virtualité dans le carnet de 1835 d'A. d'Abbadie. Lapurdum, 1997, II, pp.83-91. artxibo-00000088

HAL Id: artxibo-00000088

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00000088>

Submitted on 27 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ORIENT COMME VIRTUALITE DANS LE CARNET DE 1835 D'A. D'ABBADIE

"Un homme fait le projet de dessiner le Monde. Les années passent : il peuplé une surface d'images de provinces, de royaumes, de montagnes, de golfes, de navires, d'îles, de poissons, de maîtres, d'instruments, d'astres, de chevaux, de gens. Peu avant sa mort, il s'aperçoit que ce patient labyrinthe de formes n'est rien d'autre que son portrait."

(Borges)

A. Abbadie, en cette année 1835, ne tient pas seulement un carnet pour garder en mémoire les itinéraires parcourus¹ et sacrifier à la mode romantique du récit de voyage. Tenir le carnet fait en effet partie d'une discipline qu'Abbadie s'impose pour préparer un autre périple qui n'est que virtuel pour l'instant car outre l'observation des us électoraux des Londoniens, la description détaillée des architectures gothiques ou néo-gothiques d'Angleterre, d'Irlande ou d'Ecosse, outre les temps du voyage en bateau à vapeur et en malle-poste, parfaitement minutés et consignés², existe, sous-jacent, le voyage dans le voyage, mise en abyme présente de façon constante du début à la fin : l'Orient rêvé :

*"(...) depuis que j'ai quitté Dublin, je n'ai pas ajouté un mot à mon journal. (...) Je l'ai dit à Burnes, je me le suis promis avant de quitter la France, je veux me préparer à tenir un autre journal dans ces lieux où il n'y a ni guides imprimés, ni autorités vivantes qu'on puisse consulter, où moi je dois tout voir où moi seul je dois tout noter. Le temps me presse : je vais donc reprendre à partir de Londonderry quitte à y renouer le fil plus tard si je puis en retrouver les traces à Dublin."*³

I. Echos d'un Orient imaginaire :

L'Orient est encore une contrée mal définie au début du XIX^e siècle, la formule "voyages en Orient" semble ne dater que de 1772 et l'usage au singulier de 1835, précisément, date où Lamartine publie son livre. *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*.⁴

Voyage long, coûteux et dangereux selon les destinations, nous verrons que le jeune A. d'Abbadie s'y prépare rigoureusement en cette même année 1835. Mais quoiqu'en filigrane la quasi totalité du journal soit consacrée à ladite préparation, un Orient imaginé, rêvé apparaît çà et là tant à travers le texte du "magicien guérisseur"⁵ que dans la "poésie arabe"⁶.

Ce dernier texte, bien dans la veine orientaliste de l'époque est probablement de la main de d'Abbadie. Il y parle déjà de la violence du vent de Simoun.

"Le vent du Simoun enlève des habits des voyageurs tous les autres parfums mais il n'enlève jamais du coeur l'odeur de cette fleur merveilleuse."

Antoine d'Abbadie a très certainement été mis en garde par ses lectures sur les dangers de ce vent brûlant qu'il nomme encore de façon erronée "Simoun". La "brève" mais fort documentée notice qu'il lui consacre en 1873 dans "Géodésie d'Ethiopie", montre qu'il fait, pour la première fois, l'expérience du vent "empoisonné" en 1841, lors de son séjour dans la mer Rouge. L'article de 1873 critique rétrospectivement, tout en les dévoilant, les sources livresques de 1835 : *"Le samuwum (...) que nos lexiques ont tort d'appeler simoun"*.

La place importante accordée au "samuwum" dans la "poésie arabe", puis les explications détaillées données dans "Géodésie d'Ethiopie", fruits cette fois de l'expérience, témoignent de la véritable fascination exercée par ce vent sur l'imaginaire du voyageur et du scientifique Abbadie :

"Le vent mystérieux dit samuwum par les Arabes mérite une courte notice. On dérive ce mot de samuwum pluriel de sim, poison, et à en juger par son action délétère sur l'économie animale, le samuwum serait une brise empoisonnée. (...) Le samuwum (...) ne dure que quelques minutes. Les Habab qui l'appellent harur, c'est à dire chaleur par excellence, disent que s'il dure un quart d'heure de suite aucun être humain ne survit à son terrible souffle ; Du haut des montagnes, les pâtres voient alors les voyageurs et leurs bêtes rester immobiles là où ils se sont laissés tomber, et n'accourent que pour relever des cadavres."

Je n'ai entendu parler du samuwum que dans les environs immédiats de la mer rouge, et seulement dans la saison chaude ou l'été boréal. Le 20 juillet 1841, à Muçaww'a, il venait de la terre ferme et sa température était égale à 46°5, la plus forte chaleur de l'air que j'aie constatée en me préservant autant que possible des effets du rayonnement qui élève souvent ce chiffre. Il n'est pas étonnant que par une température pareille l'eau d'un bain à 36° m'ait semblé tellement glaciale que je n'ai pas osé m'y plonger. Revenons au samuwum. Je l'ai observé à Addi Habib le 22 du mois suivant. Le sol s'était échauffé jusqu'à 60°, ce qui nous forçait à chausser nos sandales pour marcher sur un sol d'alluvion si doux qu'on préfère y cheminer à pieds nus. Nous étions réfugiés dans une hutte de nattes qui protégeaient fort bien des rayons du soleil quand tout d'un coup le samuwum s'éleva pendant quelques minutes. (...)

*Ce qui frappe le plus dans les phénomènes du samuwum c'est l'étonnante prostration de forces que ce vent amène dès qu'il se manifeste. En 1841 je caressais encore l'hypothèse qu'un phénomène météorologique peu commun se présentait toujours trois jours de suite. Le 23 septembre je m'attendais donc au samuwum pendant notre halte sur le terrain ouvert de Tarakaba. Après avoir choisi le moins mauvais ombrage, un acacia qui avait plus d'épines que de feuilles, je tirai mes thermomètres de leur étui et les plaçai sur une pierre à quelques décimètres de moi. L'effort à faire était minime, et cependant je ne pus l'effectuer quand le samuwum vint de la mer et, comme la veille, presque subitement. J'en appelai à toute l'énergie de ma volonté pour dominer l'agonie si subite de mes forces musculaires, et quand j'y réussis enfin, le samuwum avait déjà cessé."*⁷

Le carnet de 1835 contient aussi, outre l'allusion aux *Mille et une nuits* qu'il fait relier à Bayonne⁸, la description imaginaire d'un château à l'architecture néo-gothique et de ses intérieurs. Le divan retiendra plus particulièrement notre attention :

"Un divan à l'orientale éclairé par le haut et portant la nuit trois lampes, les murs tapissés de belle fatence là où des tablettes sculptées ne portent pas de livres. Ceux-ci sont tous romans naufrages et voyages gracieux. Un divan tout autour avec tapis de Turquie et une ou deux tables à échecs etc., entourent deux beaux houkas¹⁰. Un nègre sert le tabac à genoux."

Pour qui connaît le château d'Abbadia, un tel décor sera familier...

La "Sirène de Ceylan" (*Mermaid of the island of Ceylon*) qu'A. d'Abbadie voit un beau jour dans un bazar d'Edimbourg et qu'il prend soin de dessiner, vient, elle aussi, de cet Orient mystérieux aux frontières floues et lointaines. Le jeune scientifique sait bien, au fond, qu'il est face à un faux grossier, mais on sent bien qu'il préférerait croire à l'être fabuleux des légendes :

*"La baroque figure ci-contre est dans le bazar à Edimbourg, avec l'inscription Mermaid of the island of Ceylon. Sa hauteur totale est d'environ 0m5. La peau est desséchée et comme conservée dans l'alcool : il y a 4 nageoires sur le corps et une dorsale sur la queue. Si ceci est une fabrication comme c'est probable, du moins je ne puis en voir les joints."*¹¹

Mais A. d'Abbadie ne se complaît pas longtemps dans un Orient imaginaire ou des voyages vécus par procuration. Il veut, au contraire, dès bien avant 1835, donner corps au désir d'explorer, vivre le voyage dans sa relation à l'espace, au temps, à son propre corps et à sa propre histoire par un entraînement physique régulier et une préparation d'une rigueur tout à fait spartiate. Et d'Abbadie a beau, comme tout voyageur, être parfois rassuré en retrouvant ailleurs des repères qui résonnent dans sa propre mémoire, seule l'intérêt, l'air à cartographier, l'air "vierge" à ses yeux de Blanc occidental vivant dans un siècle "d'aspiration au progrès"¹².

II "Voyager avec fruit" :

II. 1. Arpenter l'inconnu :

En 1867 Antoine d'Abbadie écrit :

"Quand il s'agit de voyager en pays nouveau et relativement inconnu, on veut avant tout savoir jusqu'où le voyageur est allé, les directions et les distances des lieux qu'il a visités, enfin leur altitude, qui donne de prime abord une idée très approchée du climat. Ces résultats sont les premiers qu'on demande à l'explorateur dès qu'il est revenu dans sa patrie"

Ces lignes ont été rédigées trente-deux ans après la rédaction du carnet qui nous occupe ; pour lors, d'Abbadie a réalisé une partie des explorations rêvées, il été en Egypte. (1836/1837, 1848), il a exploré la mer Rouge (1839)¹³ puis l'Ethiopie (1840 à 1848)... Cela ne l'empêche pas de se référer encore à la genèse de ses voyages et notamment aux conseils prodigués par Mac Gregor Laird dans le carnet de 1835.

Un article rédigé bien des années plus tard nous apprend qu'Antoine d'Abbadie projette d'aller en Afrique dès 1829 et qu'il s'y est préparé assidûment jusqu'en cette année 1835 :

*"Avant formé au sortir du collège, en 1829, le projet d'une exploration dans l'intérieur de l'Afrique où je voulais alors entrer par Tunis ou le Maroc, je consacrai une grande partie des six années suivantes à étudier les sciences nécessaires pour voyager avec fruit."*¹⁴

Des "Notes autobiographiques" rédigées par Abbadie sur le tard et encore inédites¹⁴ complètent le portrait ébauché ci-dessus puisque nous le voyons après 1832, date du décès du père, menant une vie de "complète solitude" à Paris avec le reste de sa famille et étudiant sans relâche pour préparer ses futurs voyages :

"Je passais", dit-il, "mes journées soit aux cours de la Sorbonne, soit dans un laboratoire savant où je travaillais satisfaire cette passion des voyages qui me hantait depuis mon enfance"

Antoine d'Abbadie est, à l'époque, un jeune homme introverti¹⁵, studieux et volontaire, habité par une passion et qui étouffe probablement au sein d'une société trop bourgeoise et corsetée. Le goût pour le nomadisme ne lui vient-il pas aussi de famille, lui, dont la mère est Irlandaise, qui est né en Irlande et dont le père basque "commis chez un négociant français à Séville", puis promu négociant a dû lui faire le récit de ses propres déambulations ? Les mêmes "Notes autobiographiques", décidément bien précieuses, nous apprennent, au passage, que le père d'Antoine avait quitté la France avant la Révolution¹⁶ et non par la suite :

"Mon aïeul aimait l'ancien régime, mais pressentant la Révolution, il envoya en Espagne son fils Arnaud Michel. C'est ainsi que mon père entra comme commis chez un négociant français à Séville, s'enrichit par des conseils et devint son associé. Tout marchait à souhait quand le Roi d'Espagne irrité après la mort de Louis XVI, ordonna à tous les français, alors nombreux, de se faire Espagnols ou de quitter ses Etats dans les 24 heures. Mon père s'embarqua aussitôt pour l'Angleterre et s'y associa avec un négociant protestant établi dans la ville de Hull. (...)

*Livré à ses propres ressources et privé par la mort de son premier associé à Séville, mon père parvint néanmoins à amasser une fortune. Il alla en Irlande et s'y maria."*¹⁷

Les heures passées en bibliothèque ne forment qu'une partie de l'entraînement ; trois années plus tard, date à laquelle il écrit son journal, nous pouvons constater que les exercices physiques sont intenses : courses par tous les temps en Béarn, aux environs du château d'Audaux, en Soule, sur la Côte Basque et en particulier au-dessus des falaises entre Socoa et Hendaye¹⁸.

Cet entraînement physique a vraisemblablement dû commencer bien avant 1835, dès la décision d'aller en Afrique prise. Le journal de 1835 dévoile aussi que l'entraînement suivi ne se limite pas à tester et à augmenter l'endurance. Il est indissociable de l'étude topographique : mesurer la largeur d'une rivière, la hauteur d'une montagne, et se compléter par des exercices et des calculs "in situ" réalisés à l'aide de divers instruments et lunettes ou à l'oeil nu, ainsi ceux réalisés (probablement à Bordaberri à Urrugne) avec l'aide de Domingo son domestique :

"J'ai mesuré une base de 500 m. dans ma prairie et me plaçant de façon à voir Domingo projeté sur un mur couvert de lierre et distant de 1000 m. j'ai fait les observations suivantes à l'oeil nu.

A 500 m. je vois la couleur tranchante des vêtements et le mouvement de la marche même quand il a lieu dans la direction du rayon visuel. En repos je vois à peine la personne. Un cheval perd tout le moelleux des formes. Un cri médiocre s'entend assez bien quand il va avec le vent mais faisant un angle de 20° contre le vent je ne me ferais pas entendre à cette distance en criant de toutes mes forces ;

A 400 m. tout ceci est un peu mieux défini, mais il n'est rien de bien tranché

A 300 m. je sépare le visage du corps je vois le mouvement des vêtements quand ils sont poussés légèrement par le vent. (...)

Avec la lunette ayant le diaphragme :

A 500 m. le visage est blanc, confus sans traits : les doigts même ouverts ne se distinguent pas. (...)"¹⁴

En voulant rendre connu ce qui est inconnu, en désirant mesurer, répertorier, cartographier les terres du Levant, A. d'Abbadie prend part au vaste mouvement de "célébration collective" qui porte l'occidental du XIX^e à affirmer son ordre culturel¹⁵. Ceci dit, la manière de voyager de d'Abbadie doit beaucoup au siècle qui l'a précédé et notamment à un philosophe des Lumières comme Diderot qui conseille comment "voyager utilement" :

"Je voudrais au voyageur une bonne teinture de mathématiques, des éléments de calcul, de géométrie, de mécanique, d'hydraulique, de physique expérimentale, d'histoire naturelle, de chimie, de dessin, de la géographie, et même un peu d'astronomie ; ce qu'on a coutume de savoir à vingt deux ans, quand on a reçu une éducation libérale.

(...) Que la langue du pays ne lui soit pas tout à fait inconnue ; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende.

Ayez lu tout ce qu'on aura publié d'intéressant sur le peuple que vous visiterez. Plus vous saurez, plus vous aurez à vérifier, plus vos résultats seront justes."¹⁶

L'auteur du carnet est bien un jeune homme dans l'esprit de Diderot, son voyage en Orient est préparé dans les moindres détails par une solide formation dans les disciplines essentielles que sont pour tout explorateur les mathématiques, l'astronomie, la physique, la géographie, l'histoire, la technique, l'étude des langues (le carnet donne la preuve que d'Abbadie est en train d'étudier l'arabe en 1835). Cela ne l'empêche pas, outre les entraînements physiques dont nous avons parlé, de consigner les précieux conseils glanés auprès des explorateurs Mac Gregor Laird, Burnes ou Cailliaud. Ces conseils lui seront utiles fort longtemps puisqu'il ne cessera, par la suite, de les compléter par des observations personnelles et d'y ajouter les récits de voyage d'autres explorateurs comme, par exemple M. Palgrave¹⁷.

Les maîtres mots de tous ces conseils sont l'adaptation et la prudence.

II. 2. S'adapter et ouvrir l'œil :

Il faut tout d'abord s'adapter au climat, au terrain, aux moyens de communication. Abbadie mentionne souvent, dans son carnet, les "causeries" de Burnes et notamment ses observations sur le voyage à dos de chameau :

"Pour connaître la marche d'un chameau il mesurait le terrain occupé par une dizaine de ces bêtes attachées à la file l'une de l'autre, puis le temps qu'elles mettaient à le parcourir."¹⁸

Le scientifique n'est rien sans ses instruments de mesure, il s'agira donc de les adapter à la situation. Peut-on les porter sur un chameau ?

"M. Tiarks croit qu'il est bon de porter un chronomètre même sur un chameau."¹⁹

Il est évident qu'il faudra les modifier, les rendre pliables ou plus petits ("une règle en cuivre entrant dans le portefeuille")²⁰, plus légers afin qu'ils soient aptes au transport. Abbadie qui inventera lui-même plusieurs instruments scientifiques insiste sou-

vent sur la nécessité de voyager léger, d'emporter le minimum nécessaire et il établit, pour ce faire, une liste détaillée de "l'attirail de petit voyage", de "grand voyage", de même que ce qui est nécessaire "pour une course rapide à pied"²⁸

Autre nécessité : adapter son habillement au climat. Abbadie recopie précieusement dans le carnet la lettre en anglais de l'explorateur du Niger Mac Gregor Laird (de même qu'il note tout aussi précieusement les conseils donnés par Cailliaud)²⁹, lettre qu'il traduit intégralement plus de trente ans plus tard dans les "instructions pour les voyages d'exploration" :

*"Si vous avez pris l'habitude de porter flanelle, continuez à le faire ; sinon, ne vous y mettez point. Une couverture ordinaire en laine est le préservatif le moins cher et le plus sûr contre la chaleur ou le froid. Une ceinture de laine ou même de coton, portée au creux de l'estomac, prévient la dysenterie. Tenez votre tête rasée et bien couverte. Ne portez jamais de bas et usez de souliers le plus rarement possible. Adoptez l'habillement indigène en tant qu'il vous semblera commode ; ne vous déguisez jamais en tâchant de passer pour un indigène."*³⁰

Ceci nous amène à l'autre corollaire : la prudence. Prudence dans l'alimentation, Mac Gregor Laird conseille de manger le moins possible, de "ne jamais boire de l'eau pure, mais bien mélangée de farine ou d'un peu d'eau de vie" et de ne jamais user de viande rôtie mais bouillie³¹. Car le grand danger c'est la maladie : dysenteries, ophthalmie (dont Abbadie souffrira beaucoup), constipations, hémorroïdes. Abbadie note, tout d'abord pour lui-même en anglais en 1835, puis en 1867 en français pour les lecteurs français, les remèdes indiqués par Mac Gregor Laird :

*"Si vous reconnaissez l'invasion de la fièvre par la douleur ou un serrement autour des tempes, des maux de coeur et une forte chaleur aux mains et aux pieds, prenez deux grains (un décigramme) d'émétique et deux cuillerées de sulfate de magnésie, mêlés avec autant d'eau tiède que vous pourrez en avaler."*³²

Parmi les maladies redoutables : celles sexuellement transmissibles comme la terrible syphilis ou la blennorragie citées dans le carnet de 1835, puis à nouveau dans l'article de 1867 :

*"On guérit les hémorroïdes et la blennorragie par des compresses d'eau froide souvent renouvelées & portées pour le 1er cas, peu à peu, à la température de 0°."*³³

*"Un homme qui s'est fait connaître comme chirurgien & que j'ai vu au Havre me dit qu'une femme avait apporté de l'Amérique du Sud une maladie vénérienne telle qu'au bout de 36 heures le pénis et les testicules se détachaient du corps sans que du reste la santé générale en souffrît notablement. Quelqu'un présent cita à cet effet une maladie vénérienne du Portugal connue sous le nom de Yaws et qui est dit-il, terrible"*³⁴

*"Les femmes sont à redouter"*³⁵ dit Abbadie en 1835, puis en 1867, revenant sur le conseil de Mac Gregor Laird : "Be virgin"³⁶, il ajoute :

*"La règle d'Horace s'applique au voyageur tout aussi bien qu'à l'athlète : abstineat venere et vino. C'est avant de partir et en Europe même qu'on doit apprendre par la pratique ses limites personnelles pour tous les exercices du corps, pour l'abstinence, le jeûne même, et pour la faculté de supporter la soif et le manque de sommeil. En voyage on devra toujours rester bien en deçà de ces limites."*³⁷

En cette année 1835, Antoine d'Abbadie, vingt cinq ans, projette depuis longtemps déjà de quitter l'Europe et de se diriger vers l'ailleurs, vers un Orient lointain qui l'at-

tire irrésistiblement. Il croit le départ proche, il devra cependant d'abord obéir au Professeur Arago qui l'envoie en 1836 en mission au Brésil avant d'embarquer le 1^{er} octobre 1836 à Marseille pour l'Égypte.

Le "deuxième dimanche" après son départ, Le Caire lui apparaît "telle que Fénelon l'a dépeinte, presque aussi basse que la mer" ¹⁸.

Désormais, il pourra juger par lui-même.

A. ARKOTXA-SCARCIA
UPRESA du CNRS

NOTES

1. Pour avoir davantage de détails sur les itinéraires figurant dans le carnet de 1835, cf. A. Arkotxa-Scarcia "Les itinéraires d'Antoine d'Abbadie : année 1835", in *Antoine d'Abbadie Pensées Études et Voyages de 1835* (carnet inédit) tome 1. Ed. Patri Urkizu, 1997.

2. En ce qui concerne les caractéristiques du voyage de 1835 (temps, paysages ruraux et urbains, architectures, habitants...), cf. A. Arkotxa-Scarcia "1835eko A. Abbadiaren bidaietak" in *Actes du colloque sur A. d'Abbadie* (à paraître).

3. A. d'Abbadie, *Pensées, études et voyages de 1835*, p. 81.

4. Cf. J.C. Berchet, *Le voyage en Orient, anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, R. Laffont, 1985, p. 4.

5. Cf. l'analyse qu'en fait, dans ce même numéro, Y. Cardaillac-Hermosilla. "Le magicien guérisseur du carnet de voyage de 1835 d'Antoine d'Abbadie." Le texte pourra être consulté en annexe 1 du même article ou in *Pensées études et voyages de 1835* d'A. d'Abbadie, pp.123/124 où l'on remplacera "owietan", creux de transcription, par "orvietan" qui est le terme approprié.

6. Cf. A. d'Abbadie, in op. cit. p.105, cf aussi remarques apportées par Y. Cardaillac-Hermosilla in op. cit. de même que le texte du poème en annexe 2.

7. A. d'Abbadie, "Géodésie d'Éthiopie", in *Recueil de textes*, tome 2, Ed. Urkizu 1997.

8. Cf. *Pensées études et voyages de 1835*, p. 121.

8 bis. Houka : pipe orientale analogue au narguile.

9. In op. cit. p. 108. Cf. aussi p. 107.

10. In op. cit. p. 85.

11. A. d'Abbadie "Notes pour voyager avec fruit", in *Recueil de textes*, tome 2, Ed. Urkizu p.167)

12. "Les armes et les savants de la France nous semblent n'avoir rien laissé à dire sur la Syrie et l'Égypte. La Mer Rouge seule est restée dans les ténèbres de l'éloignement. Nous voulîmes étudier ses parages, dont les destinées éveillent l'anxiété légitime de toute l'Europe, et après une excursion sur ses rivages orientaux, chez ces tribus arabes encore si peu connues, nous sommes allés vers l'Occident visiter ces peuples d'Éthiopie qui s'étendent mystérieusement jusqu'aux contrées centrales de l'Afrique." (1839. "Souvenirs d'un voyage dans le sud" in op. cit. p.84)

13. A. D'Abbadie "Géodésie d'Éthiopie", in *Recueil de textes*.... Ed. Patri Urkizu tome 2. 1997 p. 220.

14. Cf. article de J.B. Orpustan : "Les noms de maisons issus du latin *abbatia* dans le Pays Basque médiéval..." in *Actes du colloque sur A. d'Abbadie* (à paraître).

15. Voici par exemple comment Antoine définit les différences psychologiques et donc de comportement qui le séparent d'Arnauld :

"On sait assez la différence d'esprit qui existe souvent même entre frères. Né pour commander le mien prenait son parti rapidement et s'exprimait d'ordinaire sur un ton qui n'admettait pas la contradiction. Il était tout simple que par sa manière de parler et d'agir il façonnât son entourage, même sans le vouloir, à cette pente de son esprit. La mienne était toute différente au lieu de surmonter hardiment l'obstacle je trouvais qu'il était plus facile de le tourner ; cédant en apparence, je persévérais toujours et parvenais à force de patience à gagner le même avantage que mon frère obtenait de prime saut. Fallait-il tenter une route évidemment dangereuse ? Il annonçait son projet hautement et si longtemps d'avance, que les partis armés qui interceptaient le chemin renonçaient à le faire devant une volonté trop bien affirmée pour ne pas la supposer étayée de moyens matériels suffisants, ou bien parce qu'ils ne croyaient plus à un voyage toujours resté au lendemain. Je parlais au contraire si subitement que les voleurs de grand chemin n'avaient pas le temps d'être prévenus." (*Recueil de textes*, tome 2, Ed. Urkizu 1997, pp. 300, 301)

16. M'étant fidèle aux sources habituelles et n'ayant pas eu connaissance de ce dernier texte de d'Abbadie lorsque je rédigeais l'avant-propos des *Pensées, études et voyages de 1835*..., intitulé "Les itinéraires d'Antoine d'Abbadie : année 1835", j'ai, moi aussi fait la même erreur en écrivant qu'"Arnaud Michel" (avait) "émigré à Londres en 1793, sous la Terreur..." (in op. cit., p. 30). Cf. aussi à ce propos l'article de J.B. Orpustan "Les noms de maisons issus du latin *abbatia* dans le Pays basque médiéval (Labourd, Basse-Navarre et Soule)" in *Actes du colloque sur A. d'Abbadie* (à paraître)

17. Cf. article de J.B. Orpustan in op. cit.

18. Cf. A. Arkotxa-Scarcia "1835eko A. Abbadiaren bidaietak" in *Actes du colloque sur A. d'Abbadie* (à paraître).

19. A. d'Abbadie : *Pensées études et voyages de 1835...* p. 127.
20. Cf. J.C. Berchet, *Le voyage en Orient...* p. 12.
21. Denis Diderot "Voyager utilement" cité par J.M. Goulemot, F. Lidsky et D. Masseau in *Le voyage en France. Anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Âge à la fin de l'Empire*, Robert Laffont 1995, p. 517.
22. Cf. A. d'Abbadie "L'Arabie, ses habitants, leur état social et religieux, d'après la relation du voyage de M. Palgrave", in *Recueil de textes* p. 127.
23. A. d'Abbadie, *Pensées études et voyages de 1835*, p. 52.
24. In op cit p. 62.
25. In op cit p. 132.
26. In op. cit. p. 106/107.
27. In op cit p. 134.
28. In *Recueil de textes...* p.180.
29. In op cit p. 181
30. In op cit p. 181.
31. *Pensées études et voyages de 1835...* p. 106.
32. In op cit p. 110.
- 32 bis. In op cit p. 86.
33. in op cit p. 103
34. In op cit p. 179
35. A. d'Abbadie, "Lettre à un ami", in *Recueil de textes* p. 87/88